

Samedi 05 & dimanche 06 mai 2018

Dak'ART ACTU

LE QUOTIDIEN DE LA BIENALE DE L'ART AFRICAIN CONTEMPORAIN Numéro 2



Afri-Can, OYE !





L'ÉDITO

LE TEMPS DU RENOUVEAU

Le Grand théâtre a abrité l'ouverture officielle de la 13^e édition de la Biennale de l'art africain contemporain présidée par le Président Macky Sall.

Le "Dak art", autre appellation de ce grand rendez-vous des arts visuels d'Afrique, de la diaspora et du monde a été, le temps d'une ouverture, un moment de fraternité artistique et culturelle chargé d'émotions.

Fort heureusement, ce moment privilégié a été également l'instance de décisions cruciales pour l'avenir du Dak art et par conséquent pour le développement de nos économies culturelles.

"L'heure rouge" thème et leitmotiv de cette biennale sonne le temps des ruptures et du renouveau dans un monde où la prééminence de la culture est devenue une constante.

Gigantesque et multiforme, à la dimension de l'univers africain, au vécu de ses cultures et à l'expression de ses métissages, le développement de l'économie culturelle africaine reste cependant une œuvre humaine.

26 ans après et le long de 13 éditions de la biennale, des repères ont bien été identifiés, des réflexions soutenues et des idées brassées à l'épreuve des critiques.

A la croisée des chemins et d'une maturation certaine, aujourd'hui il s'agit de poursuivre un idéal déjà bien décrit. Au-delà des valeurs fondamentales communes de paix, de liberté et de solidarité, les acteurs sont invités à une réelle prise de conscience qui invite à poser des actes concrets.

Les prestigieux prix offerts aux lauréats confortent la rencontre biennale de Dakar dans son rôle catalyseur d'une émergence de l'art africain et de sa visibilité à travers le monde. Beaucoup reste à faire cependant vers la mise en place d'un marché de l'art contemporain africain florissant sous nos cieux.

De ce point de vue, l'augmentation du budget de la biennale, passant à 1 milliard octroyé sur deux années par l'Etat sénégalais, indique une volonté ferme d'accompagner significativement cette organisation artistique et culturelle.

La suggestion du directeur artistique Simon Djami, de voir les pays de l'Union Africaine participer au financement de la Biennale de l'art africain contemporain de Dakar en ce qui la concerne, aura sans doute un bon avocat en la personne du président Macky Sall qui a promis de soumettre la question à ses pairs. Le secteur privé, le mécénat, mais également la fiscalité sont autant de leviers à bouger dans la recherche de financements. Nous retiendrons toutefois ces engagements de Macky Sall qui pourrait faire école à l'échelle continentale, c'est l'acquisition par l'Etat d'œuvres pour le patrimoine national, la formation des artistes et de la jeunesse, l'application de la loi du 1%, mais aussi une prise en compte efficace des droits d'auteur du monde artistique.

De la parole aux actes, l'aurore de ce jour nouveau annonce aussi les défis à relever pour le futur, afin que l'humanité reste debout, au-delà des frontières et des clivages. Debout pour un monde meilleur.

Par Jean PIRES

AFRICANISME : DISCOURS ET CONTRE-DISCOURS

"Savoir entendre les poètes"



Des préjugés, quelques représentations plus ou moins clichés, plus ou moins "figées", de l' "enfermement", l'image d'une Afrique "uniforme", ou tout à fait "à part". Voilà ce que l'africanisme dirait ou médierait de l'Afrique. Contre ce discours réducteur, l'antidote de Simon Gikandi et Souleymane Bachir Diagne : la "résistance artistique", une "pratique artistique émancipée", et l'art de "savoir entendre les poètes". Hier, vendredi 4 mai, c'est à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar (UCAD) que le premier donnait la conférence inaugurale des Rencontres et Echanges de cette 13ème Biennale de Dakar. Le second était quant à lui dans la peau du "discutant".

Ce serait là, explique Simon Gikandi, Professeur kenyan de Littérature et tout premier conférencier des Rencontres et Echanges de cette 13ème édition de la Biennale de Dakar, le "principal défi de l'art africain : échapper au discours de l'africanisme". Autrement dit, à cette façon de "représenter l'Afrique, ses peuples et ses cultures, comme une page blanche sans images, comme une page exclue de l'Histoire" (l'allusion au discours de Dakar n'est pas très loin) ou alors comme une page "saturée d'images".

Simon Gikandi, qui s'exprimait hier, vendredi 4 mai, à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar (UCAD), s'en est aussi pris à cette représentation d'une Afrique "uniforme", héritage de plusieurs décennies de discours européen. Quand on ne se contente tout simplement pas de la définir systématique-

ment "par rapport au reste du monde". De quoi fabriquer par conséquent l'image d'une Afrique "isolée", enfermée sinon prise au piège d'un "système de représentations" plus ou moins "négatives" qui lui serait imposé.

Si les travaux de philosophes comme Paulin Hountondji ou comme Souleymane Bachir Diagne ont justement cherché à "rejeter" ce côté "uniforme" de l'Afrique, Simon Gikandi ajoute que l'on a aussi retrouvé, dans l'art africain, des formes sinon des poches de "résistance" à un discours "euro-centré". Et ce n'est pas pour rien, dira-t-il, si le "discours de la décolonisation (a été) imaginé par des intellectuels. C'est symbolique : Senghor et Nyerere étaient écrivains avant d'être politiciens", ou alors étaient-ils "artistes avant d'être activistes".

Pour le Pr Souleymane

Bachir Diagne, "discutant" du jour, Simon Gikandi "nous invite à écouter le langage des formes artistiques" dans un contexte où l'on parle de plus en plus de "décolonisation des savoirs", un discours aujourd'hui "très à la mode"... Comme il "attire (aussi) notre attention sur ce point-là" : que cette décolonisation est "à déchiffrer dans la pratique artistique émancipée (..) ". Et "en matière d'entreprise de décolonisation", les "humanités", comme les "sciences sociales" d'ailleurs, auraient beaucoup à apprendre des "poètes", c'est-à-dire des "créateurs". A la fois "parce que l'art marche toujours devant " et que "l'œuvre d'art est résistance", comme elle est aussi "émancipation".

L'antidote à un africanisme fondamentalement réducteur, qui enfermerait "l'Afrique dans un uniformisme", dans "des représentations figées" qui feraient du Continent africain celui des "excès fétichistes", ou alors contre cette façon de penser que "les questions africaines sont des questions à part".

Théodora SY SAMBOU
(Sénégal)



RENCONTRES ET ÉCHANGES

Art africain : entre modernisme et traditions



Le deuxième panel des Rencontres et échanges de la 13e biennale de l'art africain contemporain de Dakar avait pour thème général "Art et savoirs". Il s'est tenu hier à l'Ucad 2 et animé par de brillants universitaires.

"Je ne suis pas un historien de l'art", a dit d'emblée Pr Mamadou Diouf. Il était invité hier, dans le cadre de la 13e édition de la Biennale de l'art africain contemporain, Dak'Art, à discuter de la "cartographie des savoirs politiques de l'art" à l'occasion de la première table ronde des "Rencontres et échanges". C'était hier à la salle de conférence de l'Ucad 2. "Je m'intéresse aux contours des périmètres dans lesquels les discussions relatives aux arts plastiques, ont été menées dans le Sénégal postcolonial", a-t-il précisé ensuite. Une manière certainement de légitimer sa réflexion sur le sous-thème qu'il a choisi : "Pour éviter que le bateau ne coule ; les arts plastiques sénégalais après Senghor". Loin de faire l'archéologie de la négritude, l'analyse de Mamadou Diouf est axée sur l'héritage et "l'ombre de Senghor". "Le bateau qui coule" est apparu pour la première dans le manifeste du laboratoire Agit'Art. Le bateau fait référence à l'art national sénégalais et qui est aussi l'art nègre, car il était ainsi considéré par le Président poète. Ce qu'a

regretté Manthia Diawara qui parlait de "libérer l'identité dans l'art africain contemporain". "Senghor et Césaire fixaient l'Afrique", a-t-il dit. Ils généralisaient tout dans le continent ; hors, tout n'était pas uniforme.

Ce qui fait qu'il y eut une époque où l'Etat a refusé aux animateurs culturels, artistes, philosophes, critiques d'art, fonctionnaires de l'administration senghorienne de définir l'esthétique africaine et la politique culturelle. Ce qui a poussé certains artistes du laboratoire Agit'Art à s'opposer "clandestinement". Ce que Pr Diouf appelle d'ailleurs, "l'arrachement violent et irrévérencieux du laboratoire Agit'Art envers Senghor". Ils ont tenté de déconstruire la pensée senghorienne. Dans ce sens, Pr Diouf a parlé de l'art d'El Hadji Sy. Viyé Diba ou encore Abdoulaye Sidibé, selon Mamadou Diouf, ont préféré transiger avec les cultures matérielles et spirituelles alors qu'Issa Samb était dans un universalisme en quête de racines autochtones. Souleymane Keïta lui, était "le détour tranquille et indifférent.

Il peint sans se soucier de ce que sa peinture dit ou ce que les autres en disent", d'après le conférencier. Tous étaient à l'écart de "Senghor et de son modernisme". Des artistes de l'école de Dakar par contre reproduisaient cette philosophie senghorienne. Car comme l'a souligné M. Diawara, de manière générale, "les produits artistiques peuvent être caractérisés par un modernisme ou un regret du colonialisme".

La génération actuelle, en l'occurrence celle de Soly Cissé ou encore Cheikh Ndiaye est d'ailleurs dans cette révision, en rompant avec la tradition et le traditionalisme. Ce que Pr Diouf appelle, "une ethnologie indigène". Il est emporté par ce travail qui sort de la toile, de la galerie, "c'est un travail d'installation". Ce que Manthia Diawara a tenté d'expliquer. Pour lui "l'artiste n'a plus le complexe qu'on avait avant. Ils n'ont plus peur de s'emparer des choses ou de chercher ce qui est africain et ce qui ne l'est pas". Et que, quels que soit les choix faits, il reste convaincu que "l'art africain ne peut trouver sa créativité en dehors du vécu africain" même dans ce monde globalisé.

BIGUÉ BOB
(Sénégal)

MARINA GARCES (PHILOSOPHE)

"On sait beaucoup de choses mais on fait peu de choses"



Philosophe, Marina Garces est l'une des panélistes invités dans le cadre des rencontres échanges de la 13e édition de la biennale de Dakar. Elle a partagé une réflexion sur "de la production de savoirs à la production de l'ignorance". Dans son analyse, elle a démontré que la modernisation du monde est basée sur la productions de savoirs. Seulement, "l'une des calamités de cette terre est qu'on sait beaucoup de choses mais on fait peu de choses", a-t-elle regretté. Pis, "on ne fait rien". Les

gens sont plus dans la réflexion que dans l'action et quand ils agissent ils sont dans des reproductions. Ce qu'elle appelle "l'alphabétisme illustré". C'est, pour elle, une nouvelle forme d'ignorance, de servitude dangereuse. "Il y a la tendance de la standardisation dans le travail, le mimétisme et l'assimilation. Tout le monde fait la même chose. Il n'y a aucune différence", a-t-elle noté. Ainsi, il n'y a pas de référence mais des autoréférences.

B.BOB



BAÏDY AGNE, PRÉSIDENT DU COMITÉ D'ORIENTATION

“Pour une meilleure gestion de l'industrie culturelle en Afrique”

Judi, à la cérémonie d'ouverture de la 13ème Biennale de l'art africain contemporain, le président du Comité d'orientation, M. Baidy Agne s'est félicité de la mobilisation autour de l'événement et a salué le travail “remarquable” du directeur artistique, M. Simon Njami. A “l'Heure Rouge”, se réjouissant de la présence des délégations du Rwanda et de la Tunisie, pays invités d'honneur, B. Agne a salué cette “rupture” qui marque, selon lui, la réappropriation et la réactualisation d'un passé culturel tout en mettant la culture au cœur des enjeux du moment. “Dak'art 2018, c'est l'éveil des consciences qui porte la culture dans le programme de l'émer-

gence en Afrique”, dira d'emblée M. Agne qui s'est dit sensible au geste de l'Etat du Sénégal, d'abord pour l'affectation de l'ancien Palais de Justice pour abriter l'exposition internationale depuis la dernière édition, en 2016, ensuite pour la subvention qui a été revue à la hausse.

Toutefois, il a interpellé l'Etat pour une meilleure gestion de l'industrie culturelle au Sénégal ainsi que la promotion de l'économie créative, plus précisément autour de l'initiative de la Biennale de Dakar au niveau continental. “La Biennale, notre biennale est une richesse qu'il faut protéger et promouvoir”, a-t-il estimé. Selon lui, il est temps de porter un plaidoyer



au niveau des instances continentales pour permettre à l'événement et aux acteurs d'entrer dans le circuit économique. Pour cela, il a invité le Président Macky Sall, à porter la cause au sein de l'Union africaine.

M. Baidy Agne est revenu sur les nombreux chantiers de la Culture au Sénégal. Ils concernent des initiatives ou engagements pris par l'Etat du Sénégal et qui sont, pour la plupart, au stade de pilotage. Ainsi, il a appelé l'autorité à ses responsabilités tout en lui demandant d'accorder une place de choix à l'industrie des arts. Evoquant l'innovation de cette édition qui consacre l'invite des jeunes à exposer, les encadrements et la mobilisation autour des expositions In et Off, le président du comité de la Biennale se réjouit encore de la dynamique. “C'est avec notre jeunesse que nous pouvons libérer le potentiel artistique du continent africain”, a-t-il souligné.

Diouma Sow THIAM
(Sénégal)

Market for art in Ghana



Undeniably, there is a dramatic rise in demand for African contemporary art in various parts of the world - indeed, both local and international collectors are advancing the market for works by African artists in diverse biennales, fairs and galleries throughout the world.

It would be recalled that the

Ghanaian artist Ibrahim Mahama's installation titled “Shoe Maker Boxes” recently sold for three hundred thousand Euros in Berlin while El Anatsui's Copper Wires dubbed “Path to the Okro Farm” was bought for 1.4 million Dollars in New York - thereby drawing attention to works by Ghanaian

and other African artists. Nevertheless, a large section of artists in Ghana appear to be locked out of the windfall that has blown towards diverse artists in the past several years. This has resulted in artists adopting some creativity in marketing their works. Consequently, they produce

affordable works while diverting to areas such as prints on bags, T-shirts, mugs, fabrics etc while some take on other jobs like teaching. Undeniably, the Ghanaian scene has witnessed some increase in demand owing to a number of factors. These include the increasing number of tourists and other visitors to

the country as well as a fast growing middle class, who are progressively patronizing artworks. The recent discovery of oil has equally attracted experts and investors thereby leading to patronage of works by Ghanaian artists. Another element that appears to aid the demand for art in Ghana is the return of Ghanaians who have lived and worked in Europe and the United States for a considerable length of time. Indeed, they are currently spearheading the purchase of art in the country, as they appear to show appreciation in a more pronounced way than their contemporaries who have lived in Ghana for their whole lives. Art Galleries in Ghana, which are by and large commercial ones, play a major role in the marketing of art works. Top-notch galleries including Gallery 1957, Artists Alliance Gallery, Berg Gallery and the Loom Gallery equally arrange for artists to showcase their works in European and American galleries, which also result in sales. The opening of Gallery 1957 in Accra by Lebanese businessman Marwan Zakhem has aided in putting the spotlight on art from Ghana. It was a bold step taken by Zakhem due the fact that Ghana is a country without a recognized art infrastructure. Art connoisseurs believe the art scene in Ghana will continue to grow alongside the economy, which is gradually picking up.

John OHOO
(Ghana)



EXPOSITION INTERNATIONALE

L'ancien palais auréolé de merveilles...



Le vernissage de l'exposition internationale de la 13^{ème} Biennale de l'art africain contemporain de Dakar (Dak'Art) s'est tenu, jeudi dernier, dans l'enceinte de l'ancien palais de justice, aujourd'hui auréolé de lumières et de vies. Le Premier ministre du Sénégal, Mohammed Boun Abdallah Dionne, a rehaussé cet instant de sa présence et de son éloge.

Le "Sabar" pour exciter des âmes déjà en pleine effervescence ! L'ancien palais de justice a été, lors du vernissage de l'exposition internationale, jeudi

dernier, un espace de toutes les beautés, de belles rencontres, d'œuvres fascinantes chargées de sens. Même la parade du "Simb" (faux lion) sur l'es-

planade revêtait de mille éclats. Celle des mannequins, en tenues traditionnelles, surplombés par l'échassier de cirque, rendus divins par l'imagination

poétique de Sadya Guèye, a été tout aussi majestueuse. Le public, de toutes les couleurs et d'une ferveur révérencieuse, explore les merveilles d'un silence bruyant et enchanteur espérant avidement les cantiques berceurs des cantatrices de l'Ensemble lyrique qui lui a sevré de mélodies.

Tout, dans cet univers, est vie et prouesses d'âmes poétiques. Alors que Géraldine Tobe, la Kino-congolaise, enveloppe de mystère ses œuvres d'art de la fumée sur toile et perce un cosmos de "l'au-delà du silence" et un "quelque part" agité, Ndary Lô, l'autre génie, parti explorer d'autres cieux, recueille "les os de mes (ses) ancêtres" pour les préparer à l'éternité dans cet ancien palais de justice.

D'autres divines créations s'y "nichent", comme celles de Ndary Lô et Géraldine Tobe, ont rempli d'enthousiasme le Premier ministre du Sénégal, Mohammed Boun Abdallah Dionne, pour qui, cette treizième édition de la Biennale de l'art africain contemporain de Dakar (Dak'Art), offre "des instants de fusion sur le chemin de l'universel entre l'Afrique et le reste du monde, entre l'Afrique et sa diaspora".

Il s'est aussi félicité de l'inclusivité de cette biennale et du sens qui lui est conféré. "Nous sommes fiers de porter le message de l'Afrique, un espace bien représenté et mis en lumière par ses talents, ses potentialités et porteur d'une transformation centrée sur l'humain", confie le Premier ministre ; non sans insister sur la contribution de la culture dans le récit collectif des Nations, dans leur cheminement.

Alassane Aliou Mbaye
(Sénégal)

...Dans les coulisses des préparatifs

L'installation des œuvres demande une concentration absolue pour les artistes. A la veille du vernissage de l'exposition internationale de cette 13^{ème} Biennale de l'Art africain contemporain de Dakar, Dak'Art Actu était sur le principal site de cet évènement.

Mercredi 2 mai 2018. Il est environ 12h à l'Ancien Palais de Justice de Dakar. Le soleil darde ses rayons accablants. Mais cette chaleur quasi étouffante n'empêche pas que ce lieu qui sera la principale attraction de la 13^{ème} édition de la Biennale africaine de l'Art contemporain grouille de monde. A quelques mètres des bus de compagnie urbaine Dakar Dem Dik, sur les escaliers qui donne accès au grand hall, on a l'impression d'être dans un chantier immobilier. Avec des matériaux d'installation et de création déposés pêle-mêle à même le sol. La police nationale filtre les

entrées. Le grand écriteau qui annonce l'exposition internationale et la thématique de la 13^{ème} Biennale de Dakar sont installés sur grand mur d'entrée de cet ancien haut lieu d'expression du droit de la capitale sénégalaise. Il faut nécessairement avoir un badge pour pénétrer à l'intérieur de l'Ancien Palais de justice. Nous ne l'avons pas à notre arrivée sur ce site. Direction le stand d'enregistrement installé en contrebas. Là, Malick Benjelloun le responsable des accréditations médias nous accueille chaleureusement. Les formalités exécutées, le badge qui nous a



remis nous permet enfin de pénétrer dans le hall d'exposition qui grouille de monde. Tout le monde, ou chacun, est concentré à la tâche qui est la

sienne. Pas de distraction. C'est à peine si notre présence attire l'attention. Entre bruit de marteaux, de scies, et du brouhaha des voix qui donnent ou trans-

mettent des instructions aux ouvriers qui sont à l'œuvre, l'ambiance est celle de tenir les délais. Il faut donc se presser. La presse internationale est là. Il faut arracher à un mot à un artiste. Juste quelques minutes. Le temps de lui extorquer un sentiment, à quelques heures de l'heure H. Des artistes s'expriment. Puis, très vite, retrouvent leurs équipes respectives. Pour l'instant, ils n'ont pas de noms. Ils ne veulent pas vraiment se dévoiler avant la découverte de leurs créations inscrits dans le cadre de cette exposition internationale de Dak'Art 2018.

Dans cette ambiance de travail artistique, que l'on peut volontairement assimiler à un spectacle où presque tout le monde est en mouvement pour la construction et l'installation des œuvres.

Jean François Chanon
(Cameroun)



EXPOSITION À IFAN

ÉTAIS TU LÀ !

L'exposition de l'Ifan ouverte un jour avant la Biennale 2018 rassemble les travaux de huit artistes, diplômés et enseignants de l'École européenne supérieure de l'image (ÉESI Angoulême & Poitiers) réalisés en partenariat avec l'Institut fondamental d'Afrique noire (IFAN) et l'Institut supérieur des arts et de la culture du Sénégal (ISAC). Des travaux réalisés à partir des archives de l'Ifan et intitulé "Ba mu amee ya ko fekke".

Les archives sont des trésors en dormance que seul un regard sensible peut sortir de leur endormissement. L'exposition, "Ba mu amee ya ko fekke ? Étais-tu là au moment des faits ? Formule qui marque un accord tacite entre le conteur et son public, est "l'aboutissement d'une collaboration engagée en avril 2017 avec les chercheurs de l'IFAN autour d'un choix d'archives photographiques, sonores, filmiques et textuelles de l'institut. À sa

sont 8 artistes à exposer dans le hall de l'Ifan. Ils ont pour nom Alexis Morange, Anaïs Marion, Marie Potier, Nadia Faivre, Nathalie Bekhouche, Colin Péguillan, François Delaunay, Karamba Dramé. Mais laissons-leur le loisir de présenter leur création.

Rendez-vous vibratoires est la création d'Alexis Morange : il dit : "L'exposition présente également des sculptures sonores assemblées à partir de divers matériaux récupérés sur place..



manière, cette exposition invite à questionner nos relations aux archives, et propose d'autres récits afin de repenser le présent." Les pièces artistiques présentées dans le hall de l'IFAN, tentent d'agir comme des révélateurs des mécanismes de représentation de l'autre. Elles s'appliquent à produire des récits et des situations qui interrogent aujourd'hui, nos rapports à l'histoire, à ses angles morts et ses silences. Ils

L'utilisation de ces matériaux être perçue comme un choix esthétique et une alternative face à une société qui se veut consumériste". Alexis s'inspire du Bombolong, instrument de Casamance

Anaïs Marion a choisi le titre "Les morts" pour le travail qu'elle donne à voir. Elle raconte ; "Au milieu des cadrages rigoureux et explicites des photographies scientifiques, il y a cette image qui sur-

prend : mystérieuse, puissante, on y voit une main blanche, sortant de la lucarne d'un tronc d'arbre, immobile au-dessus d'un crâne humain. Les morts raconte une tentative d'épuisement de cette image."

Marie Poirier s'intéresse aux encarts publicitaires du journal Paris Dakar dans les années cinquante et soixante qu'elle considère "comme l'expression quotidienne des réalités économiques complexes Elle interroge la présence d'entreprises implantées depuis plus de quatre-vingt ans" ? Son expo se dénomme France is in the air

Quant à Nadia Faivre, le conte Kumba-am-ndey ak Kumba-amul-ndey" l'a fasciné au point de s'en inspirer. Son travail consiste en "une performance réalisée à partir de l'archive sonore d'un conte oral wolof du même nom et de sa transcription conservée à l'IFAN. À travers une pièce performée, je me réapproprie ce conte et tente d'interroger les manques, ce qui ne peut être enregistré dans la cassette audio de l'archive"

Nathalie Bekhouche lie le geste à la parole (tisser. "À travers une pratique collective de tissage, de gestes répétés, il s'agit de comprendre l'évolution, la transmission et la mutation qui s'opèrent autour du métier à tisser. Le métier à tisser - sculpture n'est donc activable que dans une dimension collective."

Désacétylation est le titre choisi par Colin Péguillan qui : "À partir d'une vieille bobine de film 16 mm sorti des archives de l'Institut fondamental d'Afrique noire pour être mise au rebus, Je coupe, colle, nettoie, remonte, me réappropriant la matière. La pellicule s'effrite, se tord, en un mot se décompose. Des fantômes s'en échappent : corps en mouvement charriant des bananes, colons en chaussettes blanches immaculées, camions, trains et bateaux, tâches roses impres-

sionnant la rétine."

Notes Africaines 1949 - 1976 une série de revue de l'Ifan donne à lire à François Delaunay "et très vite à entendre, une sorte de litanie lointaine, peuplée d'esquisses de récits scientifiques, divers et curieux. Les termes spécifiques, les expressions françaises un peu surannées, révèlent assez clairement l'esprit humaniste du développement des savoirs dans lequel ces recherches étaient entreprises, dans le contexte colonial de l'A.O.F. " Traduire c'est trahir ", paraît-il ? Pour ma part, j'ai tendance à penser que traduire et dire, c'est surtout enrichir et partager nos expériences"

Pour finir Kamba Dramé

convoque LEUK DAOUR, le génie protecteur de la ville de Dakar. Un personnage de la cosmogonie Lébou. Karamba réinterprète ce récit. Ces différents registres narratifs mettent en perspective les traditions face à la modernité de la ville d'aujourd'hui. La technique de l'animation au fusain traduit ces métamorphoses, en gardant visible les différentes strates du dessin. La bande dessinée, à travers une fiction, transpose ce mythe dans le quotidien de différents personnages du Dakar contemporain.

L'expo est visible du 3 au 14 mai 2018.

Baba DIOP
(Sénégal)





3 QUESTIONS À...

RACHIDA TRIKI (COMMISSAIRE DU PAVILLON TUNISIEN)

“Nous avons retenu des artistes qui ont une démarche critique, mais optimiste”

Professeure de l'histoire de l'art et d'esthétique, Rachida Triki explique comment elle a monté cette exposition et exprime ses attentes par rapport à ce Dak'Art 2018.

Dakart Actu : Comment les artistes retenus pour cette exposition ont-ils été sélectionnés ?

Rachida Triki : Dès que nous avons reçu l'invitation en tant que pays invité d'honneur, nous avons été d'abord très heureux. Ensuite, nous avons lancé un appel à candidature, dans un souci démocratique de large représentativité. Et nous avons reçu 52 dossiers. Nous avons fait une sélection. Pour les critères, on voulait des artistes qui résident en Tunisie ; qui n'ont pas déjà participé à la Biennale de Dakar, et ont une démarche qui va avec le concept général de la Biennale, à savoir la promotion des luttes pour la nouvelle humanité. Nous avons ces 15 artistes, en évi-



tant qu'il y ait uniquement que de la peinture. On a retenu des artistes qui ont des démarches critiques, pas seulement par rapport à la situation en Tunisie mais éga-

lement par rapport à tout ce qui se passe dans le monde, notamment contre le terrorisme, toutes les formes de menaces contre-révolutionnaires. Il y a aussi des œuvres

qui sont dans la continuité comme celles de Sadika Keskes ou Mahmoud Bouchiba qui montrent que finalement les cris sont surmontables et qu'on peut tenir la route malgré tout.

DA : Cette exposition est-elle donc un message d'espoir, un refus de la violence, une forme de résistance contre la violence ?

RT : Tout à fait. Il faut tenir la route. Pour aller de l'avant, il faut qu'il y ait de l'avenir. Ces jeunes sont critiques, mais optimistes. Dans leurs œuvres, il y a une dimension de dépassement. L'installation de gyrophares de Sélim Ben Chikh a la forme d'une arabe. Ça veut dire : "Faisons attention, même du point de vue culturel ; essayons de renouveler mais soyons vigilant". Ce qui est bien, nous avons deux générations, savoir beaucoup de jeunes, et trois artistes de la génération des années 70-80. Nous sommes heureux d'avoir cet espace, parce que

c'est assez grand spacieux, aéré et bien construit. Ils ont suivi nos instructions pour la scénographie. Du coup, on a pu travailler à l'aise pour chaque œuvre.

DA : Quelles sont vos attentes par rapport à cette Biennale ?

RT : Qu'il y ait effectivement une visibilité pour ce qui est des arts visuels et contemporains tunisiens. Il est vrai que pendant longtemps, la Tunisie a été un peu ignorée et il a fallu la révolution de 2011 pour qu'on s'y intéresse, notamment aux photos présentant les manifestations. Le fait ici de montrer à cet événement d'envergure internationale des œuvres d'artistes des démarches originales pour qu'on sache qu'il y a une diversité de pratiques, qui a, à la fois une posture critique et des messages d'espoir, est très important pour nous.

Propos recueillis par Yacouba Sangaré (Côte d'Ivoire)

VERNISSAGE DE L'EXPO “BOIS CÉLESTE”

Pascal Martine Tayou s'accroche aux cimaises du Manège

L'expo Bois Céleste de l'artiste camerounais et professeur d'art à Paris, Pascal Martine Tayou, a été inaugurée le 3 mai à la galerie Le Manège. A l'occasion, cet espace s'est mué en un champ de pieux. Suspendus au plafond sans touchés le sol, les bois de Pascal Martine Tayou sont comme des bouts de bois de Dieu, pour ainsi dire des “êtres” qui nagent dans le vide. Tantôt longs, tantôt courts, ses bois ont tous le bout taillé et coloré en différentes couleurs ; allant du rouge à la couleur orange en passant par le mauve et le jaune. Il y va du goût de l'artiste qui peint le bout de ses bois, comme il l'entend.

Comme un écho au roman de Sembène Ousmane, “Les bouts de bois de Dieu”, qui traduit littéralement une expression populaire Wolof Banti Maam Yalla autrement dit les Hommes, l'expo “Bois céleste” épouse, selon son auteur, des contours humains. Telle une métaphore, Pascal Martine Tayou suspend ses bois pour parler d'hommes. “J'ai voulu raconté cette histoire, une histoire d'hommes aux hommes. Parce que chaque pieu représente un humain qui se balade. Et les couleurs sont pour moi une façon de dire à l'homme, qui se balade, si tu piques, ne fait pas mal. C'est une façon d'adoucir nos relations entre humains”, confie-t-il. Et sous leurs pendus au ciel, il voit ces hommes comme des dangers pour eux-mêmes. “Cette pendaison représente

une forme de tension. C'est un peu comme si nous étions des épées de Damoclès en ballade ambulants”, explique-t-il ; laissant le reste à l'appréciation du public.

Invité à participer à la 13e édition de la Biennale de l'art africain contemporain de Dakar, par l'Institut Français, qui depuis trois éditions est le partenaire du ministère de la Culture porteur de l'événement, l'artiste a voulu, à travers cet expo, proposer une vision en accord avec celle de la biennale. Sa contribution, Bois Céleste, s'inscrit alors dans la thématique de cette biennale “L'heure rouge”. “Pour moi, l'heure rouge, c'est comment faire quelque chose de grandiose avec rien du tout. Comment faire quelque chose de palpable avec le vide. Alors je me suis dit, si je travaillais avec du bois simplement que l'on trouverait sur le continent, ça me plairait”, raconte-t-il.

Ce lien établi, l'artiste s'honore de fouler à nouveau la terre sénégalaise. Et baptise à l'occasion ses bois, bois sénégalais. “Il y a 25 ans, j'ai exposé ici... Je suis venu pour commettre une exposition individuelle. J'avais représenté l'Afrique centrale. J'étais tout frais”, renseigne-t-il.

Directrice de la galerie Le Manège, Delphine Calmettes s'émeut pour sa part de pouvoir exposer cet artiste de renommée mondiale.

Aïssatou LY (Sénégal)





PROGRAMME DU JOUR

5 mai à 9h :

Suite des ateliers des Rencontres et échanges au Musée de l'Ifan Cheikh Anta Diop à la Place Soweto ;

13h :

Vernissage de l'Exposition Carte blanche à DARB à la Maison des anciens Combattants

17h :

inauguration de la maison Ousmane Sow à Yoff (Béatrice Soulé : 77120 46 56) ;

19h :

Exposition à Eiffage (Dans l'Univers d'Ousmane Sow avec une installation photo-vidéo de Béatrice Soulé suivie d'un parcours célébrant 20 ans d'amitié avec Eiffage);

En soirée: Dîner de Gala avec les ministres et invités de marque, sur invitation

6 mai à 15 h :

Visite au Musée Léopold Sédar Senghor

16h :

Mon super kilomètre sur le canal de la Gueule Tapée.



Dak' ART actu



Directeur de Publication :

Marième Bâ

Président de la Commission Communication :

Massamba Mbaye

Rédacteur en chef :

Assane Dia :

Conseillers :

Baba Diop, Jean Pires

Coordinateurs :

E. Massiga Faye, Alassane Cissé, Mbagnick Ngom :

Journalistes

1. Théodora SY (Sénégal)
2. Alassane Aliou Mbaye (Sénégal)
3. Ibrahima Ba (Sénégal)
4. Fatou Kiné Sène (Sénégal)
5. Bigué Bob (Sénégal)
6. Aissatou Ly (Sénégal)
7. Diouma Sow (Sénégal)
8. Aboubacar Cissokho
9. Pape Seydi (photographe)
10. Fernando Gomez (photographe)
11. Fortuné SOSSA (Bénin)
12. Jean François CHANON (Cameroun)
13. Siham WEGAN (Maroc)
14. Assane Koné (Mali)
15. John Ohoo (Ghana)
16. Emmanuelle Outtier (Maroc) / Dyptik

Distributeur :

El Hadji Samba

13^{ème} Biennale de l'Art africain contemporain



L'heure Rouge
The Red Hour

03 mai – 02 juin 2018

www.biennaledakar.org

